2 601000 328323

Hebdomadaire ☎ : 01 53 72 29 00
T.M. : 320 000 L.M. : 989 000
SAMEDI 18 SEPTEMBRE 2010

MARIANNE

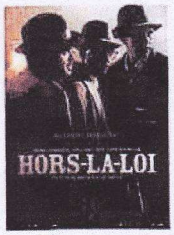
Culture
cinéma

« Hors-la-loi »

Droit d'inventaire ou droit d'inventer ?

Ce mois-ci sort en salles le nouveau long-métrage de Rachid Bouchareb, consacré à la guerre d'Algérie. Un film « idéologique » qui pose la sempiternelle question du rapport entre histoire et fiction. PAR ALEXIS LACROIX

On s'en souvient : *Hors-la-loi*, le dernier film de Rachid Bouchareb, a déchaîné une tempête de protestations au Festival de Cannes, en mai dernier, avant même sa projection. Emmenées par le député UMP Lionnel Luca, représentant musclé des « sécuritaires » de la Côte d'Azur, diverses associations de l'aile la plus conservatrice de la droite ont multiplié les « happenings » pour discréditer le film, qu'elles qualifiaient, à l'avenant, de « *falsification historique* » ou de geste « *anti-France* ». Face à ces surenchères, l'historien Benjamin Stora, spécialiste de l'histoire du Maghreb et notamment de la guerre d'Algérie, avait expliqué : « *Le refus d'assumer la guerre d'Algérie est très mal vécu par une part importante de la société française aujourd'hui : il faut donc l'affronter.* »



Présenté au Festival de Cannes en mai dernier, ce film sur la « guerre sans nom » avait alors suscité un début de polémique.

C'est aussi notre avis. La levée de boucliers suscitée par ce long-métrage consacré à la « guerre sans nom » est hors de propos et consternante. En lieu et place du vrai débat que ce film fortement contestable devrait susciter, les hallalis hystériques de la droite dure stérilisent la réflexion. Et ils bétonnent le couvercle mémoriel qui continue à verrouiller, dans la France de 2010, toute évocation de la guerre d'Algérie.

Mais voilà : cette « saga » narrant les destins et la lutte militante de trois frères, Messaoud, Saïd et Abdelkader, ébranlés dès leur prime jeunesse par les massacres de Sétif, en 1945, avant de trouver refuge loin de leur terre natale, dans les bidonvilles insalubres de Nanterre, n'est pas un produit idéologiquement neutre. Cette fresque marque un basculement de la représentation collective – avant tout cinématographique – de la guerre d'Algérie. D'abord parce que son metteur en scène, se rêvant en Scorsese français (lire la critique de Danièle Heymann, p. 81), y revisite le passé dans la lorgnette de l'intimité ; les cartes postales successives qu'il offre au spectateur ont pour focale constante le foyer familial, ses drames et ses contradictions, où surnage une figure intangible, môle sur la houle de l'histoire : la mère des trois protagonistes. Ensuite, parce que le parti pris de Bouchareb est celui, analysé par l'historien Jean-Pierre Rioux, d'une spectacularisation de la violence, aux antipodes du cinéma militant d'autrefois : ainsi la chanson de geste du FLN se dissout-elle dans la captivante « *machine à raconter* ». Enfin, plus grave encore, cette réécriture haletante de la « guerre sans nom » fait se volatiliser la ligne de démarcation du réel et de la fiction, et mythifie le passé. Le *storyteller* Bouchareb n'hésite pas à imaginer des scènes proprement invraisemblables, comme l'attaque au kalachnikov d'un convoi de harkis dans une forêt francilienne. Il n'hésite pas non plus à présenter comme une constante (alors qu'elle fut une exception vite abandonnée) l'exportation par le FLN des hostilités sur le territoire français.

> **Résultat d'un parti pris de spectacularisation de la violence, la chanson de geste du FLN se dissout dans la « machine à raconter ».**

Alexandre Dumas entendait violer l'histoire pour lui faire de beaux enfants. En triturant l'histoire pour faire des images chocs, en usant et abusant de l'ellipse, en multipliant les raccords abrupts et les contractions chronologiques, Bouchareb réédite l'exploit discutable d'*Indigènes* en 2006. Mais il s'expose, d'abord, à un reproche de parti pris politique, aggravé par la part importante des autorités

Jamel Debbouze, Sami Bouadjila et Roschdy Zem (de g. à d.) incarnent trois frères au parcours singulier. Des archétypes plus que des personnages.

dr

algériennes dans le financement de son film. Il aiguise, surtout, la confusion intellectuelle, à une heure où, au contraire, quelques repères historiques élémentaires auraient un effet de clarification salubre de part et d'autre de la Méditerranée. Enfin, s'il demeure stupide de l'accuser de francophobie, *Hors-la-loi*, à aucun moment, ne rappelle la situation, au sens quasiment sartrien du terme, dont les nationalistes algériens étaient, eux, pleinement conscients : l'existence, pendant ces années terribles, de deux France, que tout opposait, celle des partisans de la répression et celle des champions de la cause algérienne, celle de Mollet et celle de Mendès, celle de Papon et celle de Jean Daniel. La France vue par *Hors-la-loi* est un pays hémiplégique, amputé de sa part de lumière et de générosité. Tout cela ne mérite assurément pas une nouvelle « bataille d'Alger » médiatique. A l'époque du spectacle total, souvenons-nous seulement que les droits de l'artiste n'annulent pas ceux de la vérité. ■

didier pruvot / opale

Spécialiste de l'histoire contemporaine de la France, Jean-Pierre Rioux a notamment publié « La Guerre d'Algérie et les Français » (Fayard, 1990).

La mémoire dans tous ses états

PAR JEAN-PIERRE RIOUX*

Hors-la-loi dépasse les trois modalités habituelles de la mémoire, qui coexistent si difficilement aujourd'hui dès qu'on évoque la guerre d'Algérie : la vérité historique, la vérité romanesque, la vérité cinématographique. Car avec ce film nous sortons du registre habituel du rapport entre l'histoire et la fiction. Jusqu'ici, qu'il s'agisse des rapports d'Etats entre la France et l'Algérie depuis 1962 ou des assauts de mémoire (des harkis, des pieds-noirs, des appelés, des « indigènes », etc.), les historiens savaient analyser le rapport, dans un film, entre la vérité historique et celle du 7e art, puisque, historiens ou cinéastes, nous pensions tous qu'il s'agissait d'une histoire collective, porteuse en elle-même de sens. Il s'agissait de confronter une vérité historique établie tant bien que mal avec une vérité cinématographique elle aussi en construction. Les historiens ont même appris à apprécier le regard romanesque qui se déploie depuis quelques années sur la guerre d'Algérie, comme en témoignent Boualem Sansal dans *le village de l'Allemand* (Gallimard), paru l'an dernier ou, aujourd'hui, Jérôme Ferrari dans *Où j'ai laissé mon âme* (Acte Sud).

Bouchareb crée une rupture, car il brouille les lignes de partage entre ces trois voies de vérité. Porteur d'un message aussi gratifiant aujourd'hui >

> que : « La douleur et la violence sont inhérentes à l'histoire sur toute la Terre » ou « Tout le monde a sa place dans cette saga », *Hors-la-loi* est le héraut d'un cinéma contemporain qui marche d'abord à l'émotion individualisée et à la violence erratique ; qui s'éloigne de toute vision idéale, idéologique et émancipatrice de l'histoire. La rupture est évidente avec le cinéma militant d'autrefois, et le film de Bouchareb, même s'il comporte des éléments de militantisme, est d'abord un concentré de cinéma d'aventures. Il se situe aux antipodes du *Petit Soldat* de Godard, ou de *la Bataille d'Alger* de Pontecorvo.

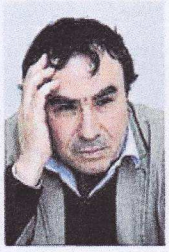
Il reflète donc avec exactitude le rapport au temps et à la réalité historique qui a cours aujourd'hui. Et, ne nous y trompons pas, si le FLN est héroïsé, c'est parce que son histoire depuis 1945 est lue comme un argument de *storytelling*, une succession de séquences mal reliées entre elles, pour renforcer l'adhésion instinctive du spectateur. Le film déploie, certes, une fresque du FLN, mais c'est pour mieux nourrir sa propre « machine à raconter ». Il s'agit donc d'un cinéma de l'individu, dont on cherche à stimuler tous les affects en l'immergeant dans un univers où la violence, les flingues et les feutres mous disent tout, le réel comme la fiction, le passé comme le présent, l'idéal comme le trivial. Ce cinéma semble incapable de porter du populaire, de dire du collectif émancipateur. Il n'est pas plus à même de rappeler ou de signaler une marche vers quelque chose..

Il s'oppose point à point à l'autre forme d'engagement, l'autre rapport au temps et à la violence que met en scène, au même moment (il faut voir les deux films à la file !), *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois. Là, c'est de don et d'amour qu'il s'agit, pour armer des êtres face à la violence.

Un dernier mot. *Hors-la-loi* prend en défaut les postures officielles de mémoire constituées depuis 1962, car il est nourri d'une logique plus émotive que militante. Il est bien d'aujourd'hui, quand tout devient passible de *storytelling* et de formatage du passé par le *storyboarder*. Il décontenance aussi bien la critique historienne que les porte-drapeaux des mémoires. ■

* Historien.

ammar abd rabbo / abacapress.com - hahn-nebinger-orban \ abacapress. com



hannah

Spécialiste de l'histoire du Maghreb, Benjamin Stora est l'auteur, entre autres, d'« Immigrés algériens en France. Une histoire politique, 1912-1962 » (Hachette, 2009).

Une héroïsation d

A peine a-t-il été montré dans le cadre du Festival de Cannes que *Hors-la-loi* a suscité une polémique très idéologique. Depuis, les choses se sont décantées. Des historiens ont visionné le film de Rachid Bouchareb. Ils ont constaté que cette œuvre remet en pleine lumière certaines zones d'ombre de notre passé et, au travers de l'évocation des massacres de Sétif, apporte un correctif à l'un des principaux domaines d'exercice de l'amnésie. Une amnésie qui s'explique, en partie, par le fait que la plupart des fictions françaises traitant de la guerre d'Algérie se concentrent sur 1954-1962, délaissant les événements et massacres antérieurs à cette séquence. L'autre trou de mémoire que comble *Hors-la-loi* concerne la présence de l'immigration algérienne en France. Jusqu'ici, seuls trois films de fiction l'ont évoquée : *Elise ou la vraie vie*, le beau film de Michel Drach (1969), sur un scénario de Claude Lanzmann ; *Vivre au paradis*, de Bourlem Guerdjou (1997), avec, notamment, Roschdy Zem ; et, enfin, *Nuit noire*, d'Alain Tasma, en 2005, consacré à la nuit du 17 octobre 1961 et à sa répression sanglante.

Mais, en dépit des clarifications auxquelles il procède, le film de Bouchareb relègue dans l'ombre une quantité impressionnante de faits, et brouille même parfois la frontière de la réalité et de la fiction.

Sur cet enjeu éternel du rapport de l'histoire et de la fiction, de nombreux films de guerre fonctionnent sur le mode de l'ellipse, de *Voyage au bout de l'enfer* à *Apocalypse Now*. Ces élisions du réel n'ont pas forcément un caractère problématique, car ces œuvres culminent dans une métaphysique de la guerre. Se voulant surtout un film d'action, *Hors-la-loi* n'est pas porté par cette métaphysique : il s'enracine explicitement dans une chronologie historique précise, avant et pendant la guerre d'Algérie. Quand il évoque les massacres de Sétif, en 1945, on aurait pu s'attendre que la vraie durée des massacres (plusieurs semaines) nous soit restituée, avec leur localisation véritable (Guelma, Kherrata, et non pas seulement Sétif). Le choix de la contraction mythologique dans une

> Le choix de la contraction mythologique est adapté aux exigences du cinéma, mais sert aussi l'impératif de sensationnalisme.

A gauche : manifestation de protestation contre « Hors-la-loi », accusé par la droite conservatrice – qui ne l'avait pourtant pas vu ! – de constituer un geste « anti-France ».
Ci-dessous : Rachid Bouchareb (bras levés), entouré de ses acteurs, avant la projection du film au Festival de Cannes.

ıteuse

PAR BENJAMIN STORA*

unité de temps de vingt-quatre heures est adapté aux exigences du cinéma, mais il sert aussi l'impératif de sensationnalisme.

Absente, l'autre France

Même remarque concernant l'évocation de la trajectoire des « porteurs de valises », les militants de la gauche française qui ont aidé le FLN : pour l'un (l'une, dans le film) d'entre eux qu'animaient des sentiments amoureux, l'immense majorité de ces porteurs de valises avaient un agenda essentiellement idéologique, et ils ont fait abstraction d'eux-mêmes.

Autre scène, autre concession à la part mythologique de la réalité : lorsque Bouchareb montre Sami Bouadjila dans l'usine, il imagine, en une scène improbable pour une situation d'hostilité, que celui-ci bat publiquement le rappel pour le FLN ! Or, cette organisation agissait dans un cadre strictement clandestin...

L'évocation de la guerre ouverte entre le FLN et le mouvement indépendantiste rival, le MNA de Messali Hadj, n'est, quant à elle, guère plus convaincante. La distorsion discrète de la vérité historique a beau répondre à un impératif spectaculaire, elle noie la complexité des situations politiques dans la contemplation sidérée d'une violence pure. Le paroxysme est atteint avec deux attaques à main armée, qui raviront les amateurs de fusillades à la John Woo : celle que Bouchareb imagine, dans une forêt francilienne, contre une fourgonnette de harkis ; l'autre, à l'encontre d'un commissariat de police, avec le but de se venger d'un gradé de la police responsable d'actes de torture, et au cours de laquelle l'un des acteurs, Roschdy Zem, interprétant un militant du FLN, vide son revolver sur les policiers. Cette héroïsation du FLN est comparée subliminalement à la Résistance française des années 40. Elle n'en demeure pas moins historiquement tout à fait problématique, car le FLN n'a porté la guerre officiellement qu'une seule fois sur le territoire français, en août 1958, avant de se raviser, en songeant à l'effet d'engrenage dramatique d'une telle stratégie.

Cette héroïsation a comme autre inconvénient de plonger dans l'invisibilité cette autre France, habitée d'anticolonialistes, auxquels les nationalistes algériens de l'époque vouaient une gratitude lucide. *Hors-la-loi* suggère un peu trop aisément que la France de cette époque était pareille à un bloc, retranchée derrière sa bonne conscience postvichyste. Les militants algériens, toutes tendances confondues, n'ont jamais vu les choses ainsi. ■

* Historien.

Les gendarmes et les valeurs

« *Je suis un cinéaste, pas un historien* », dit Rachid Bouchareb. Il autorise ainsi, voyant *Hors-la-loi*, à parler – également – de cinéma. A nouveau, comme fut le consensuel *Indigènes* il y a quatre ans, c'est une fresque. Elle a du souffle, le courage de braver la polémique, elle montre un désir fou de secouer les cendres de l'oubli, d'échapper au manichéisme, elle est touchante, maladroite parfois, elle a tant à faire, à dire, allant des massacres de Sétif aux bidonvilles de Nanterre, des répressions policières aux attentats du FLN, de la guerre d'Indochine aux boîtes de nuit de Pigalle, qu'elle manie l'ellipse à la hache, et le raccourci au couteau. Cependant, quelles que soient les réticences qu'il suscite, *Hors-la-loi* emporte l'adhésion par son irréfutable sincérité. Et, hors du champ historique, par l'amour du cinéma qu'il exprime. Hommage à Sergio Leone (d'*Il était une fois en Amérique*), à Francis Ford Coppola (du *Parrain*), à Jean-Pierre Melville (de *l'Armée des ombres*), volonté habile d'aborder à travers ce grand western mémoriel tous les genres, film de boxe, de gangsters, d'époque et d'aventures.

Dans sa simplicité grandiose, dans ce qu'il tranche visuellement avec le reste, dans ce qu'il explique et d'une certaine manière justifie tout ce qui va suivre, le prologue est magnifique. Algérie, 1925. Expropriation d'une famille de sa pauvre terre par les pieds-noirs. Trois petits garçons accablés par la colère de leur père, par le chagrin de leur mère. Les petits garçons devenus grands sont les héros de *Hors-la-loi*. Dans le jeu mortel de gendarmes et de valeurs sur lequel débouche aussitôt le film, on retrouve la plupart des acteurs principaux d'*Indigènes*. Ciment de leur engagement et de leur complicité, ils avaient reçu à Cannes un prix d'interprétation collectif qui seyait bien au propos. Ils sont ici, forcément au détriment de la nuance, des archétypes plus encore que des personnages, Abdelkader-Sami Bouadjila, l'idéologue du FLN, Messaoud-Roschdy Zem, le traumatisé de l'Indo, Saïd-Jamel Debbouze, le cadet dévoyé. La forme même du film rend cette synthèse inévitable, qu'ils compensent par leur présence, leur talent, leur dévouement, pas forcément aux excès de leurs rôles mais au projet de leur metteur en scène... Les femmes aussi sont des symboles, mais des symboles sensibles, de force morale, de dévouement sans limites, de sacrifice. La jeune épouse soumise, la blonde « porteuse de valises » (qui arrive en portant une valise !), mais surtout la mère des trois frères. Une splendeur de mère, invincible dans sa douleur même, et à qui l'extraordinaire comédienne Chafia Boudraa donne toute sa force et sa dignité. On en revient à la première scène, à sa sécheresse, à son humilité. Ah ! si tout *Hors-la-loi* était comme ça... ■

Danièle Heymann

Hors-la-loi, de Rachid Bouchareb, en salles le 22 septembre.